

# 2<sup>ME</sup> ÉDITION

## La Ville et le Théâtre

### La statue d'un artiste

L'homme dont un conclave d'artistes inaugurerait, hier, la statue édiflée par souscription publique eut une vie agitée, remplie, misérable et glorieuse. Il connut les heures amères des commencements, la gêne, les privations, même la faim. Il avait contre lui les préjugés d'une famille provinciale qui excommuniaient les artistes; il s'écartait des sentiers battus et déchainait contre son originalité les pédants sentencieux et moroses, les scoliastes attachés à la forme, tous les brid'oisons de la musique embourbés dans la routine. Malgré tout, son talent éclata; mais quand sa persistance, son énergie, sa foi intérieure l'eurent tiré du commun, il se brisa contre la raillerie ou l'indifférence du grand public réfractaire à l'art nouveau.

De tout temps, la plupart des hommes considèrent l'art comme un délassement et un passe-temps; ils estiment que dans les affaires, le commerce et l'industrie un apprentissage est nécessaire et cependant ils prétendent entrer sans initiation et sans étude dans la vie intellectuelle. Ils s'assoient au divin banquet avec des appétits vulgaires et s'étonnent qu'on y serve d'autres mets que leur pâtée habituelle. Aussitôt, ils déclarent détestables ces aliments inaccoutumés et s'en vont clamant par les rues qu'on en veuille à leur estomac.

Ainsi Berlioz ne fut pas compris de la foule et les œuvres où il avait mis le plus de ses dons de créateur, n'atteignirent pas au succès. Vivant, il piqua la curiosité, souleva des discussions, fut acclamé par des admirateurs enthousiastes tels que Paganini, et cruellement diffamé. Jamais il ne jouit d'une réputation assise, indiscutée et tranquille. C'est seulement quand il fut entré dans la paix du tombeau que la gloire sourit à sa mémoire.

Alors, par un retour subit de l'opinion à l'injustice du passé, succéda un engouement aveugle et plus d'un parmi ceux qui l'avaient le plus décrié de son vivant le sacra dieu. La consécration de la foule ne tarda pas; il était devenu brusquement, sans raison ni examen,

le grand maître de la musique française

J'ai dit que la vie de cet artiste fut tourmentée. C'était une nature étrangement passionnée et mobile, une âme pleine de doute et d'espérance. Né en 1803, il appartenait bien « à la génération hâtive conçue entre deux batailles », et garda le caractère et le reflet de son époque. Il y a en lui du Werther et du docteur Faust; mais ce qui domine dans tous ses actes, ses pensées, ses écrits, c'est une admirable poussée d'idéal artistique. Nulle part, il n'est mieux peint que dans ses mémoires, une sorte d'autobiographie, à la manière de Rousseau avec lequel il offre plus d'un trait de ressemblance. Dans ces deux volumes, qui ont l'attrait d'un roman, nous assistons à son éducation, à ses débuts. Tout d'abord, il fut préparé par une forte culture intellectuelle qui devient chaque jour plus rare chez les artistes; il nous raconte qu'adolescent, il se délectait dans Virgile et La Fontaine et que sa première sensation musicale lui vint d'un cantique virginal dans la pompe grandiose de la communion.

Je passe rapidement sur les années d'épreuves physiques. Envoyé à Paris pour étudier la médecine, il céda à la vocation irrésistible, fut laissé sans secours par sa famille et tellement dénué qu'il entra comme choriste aux Nouveautés. Des avantages réels, le prix de Rome obtenu par la cantate de *Sardapale* assurèrent son existence.

La musique s'était révélée à lui par le sentiment religieux; la poésie, le drame, s'identifièrent en lui par l'amour. Une troupe de comédiens anglais jouait Shakespeare à l'Odéon. Le génie dramatique du maître pénétra en lui, en même temps qu'il fut féru par la beauté et le talent d'une des interprètes, Miss Smithson, laquelle, cinq ans plus tard, après maints incidents romanesques, finit par devenir madame Berlioz. Cette vision de Shakespeare persista toujours dans l'esprit du musicien et se manifesta à chaque pas dans son œuvre.

Il est assez curieux de constater cette influence des grands interprètes de l'art tragique sur l'éclosion et le développement de génies créateurs. C'est aussi en assistant à peu près à la même époque aux représentations anglaises de Kean et de Macready qu'Alexandre Dumas se sentit auteur dramatique. De même, Richard Wagner nous raconte qu'il eut conscience de « la mission de sa vie » par l'admiration que lui causa dans *Fidelio* Wilhelmine Schröder Devrient.

Loin de moi la prétention de porter au bout de ces notes rapides un juge-

ment sommaire sur Berlioz; je ne peux que signaler dans tous ses ouvrages l'alliance étroite de la littérature et de la musique. En lui, le poète tenait autant de place que le musicien, l'écrivain vibrat autant que l'harmoniste. C'est ce qui donne à ses ouvrages ce caractère spécial de pittoresque et de grandeur. S'il trouvait les pages colorées de la *Damnation*, s'il emporte ses auditeurs dans le mouvement, dans les zigzags impétueux de son sujet, c'est que le poème de Goethe le hantait et se transformait en une langue nouvelle. Non il n'était pas possible d'inventer un commentaire plus fidèle et plus élevé du *Faust*. L'adorable verbiage de Roméo et de Juliette éveillait en lui un écho, et la douce plainte de la sublime Cordélia y soulevait quelque chant nouveau.

Ce fut sa force, ce fut aussi sa faiblesse. Absorbé par la contemplation des chefs-d'œuvre, peut-être lui reprochait-on de n'avoir pas créé lui-même des types au lieu de reproduire et de grandir des visages connus.

Et pourquoi ne pas se permettre une critique devant ce critique inimitable? Là, je ne me lasse point de l'admirer. Quelle langue précise et claire, colorée et pittoresque, remplie de mouvement, de variété et de traits! Ses articles, recueillis dans les *Soirées de l'orchestre*, les *Grotesques de la musique*, *A travers chants*, resteront les monuments de l'esthétique musicale. Ils respirent l'amour passionné des maîtres, le culte de Gluck, de Beethoven et de Weber. Ils rejettent tout ce qui est bas, artificiel et factice, la fausse renommée des musicâtres banaux. A une époque où les écrivains, qui tiennent la fêrule, s'enrégimentent dans le troupeau et s'asservissent à l'opinion de la foule, où les critiques, au pied fourchu, dansent leur lourde ronde autour du veau succès, il est bon de se retremper dans la lecture d'un maître qui plaçait au-dessus de tout un art élevé et inspiré.

Cet art, il en fut toujours le prédicateur, parfois le révélateur. Voilà pourquoi, parmi tant de célébrités usurpées et de gloires mensongères, c'est l'art même que nous saluons dans la statue de Berlioz.

HENRY BAURR.

L'ÉCHO DE PARIS publiera demain un article de  
M. ALBERT DUBRUJEAUD

### ÉLECTION SÉNATORIALE DE LA MARNE

Inscrits : 1001. — Votants : 995  
MM. Dianceourt, républicain... 651 v. Elu  
Sénart, conservateur..... 341